

ne peuvent pas avoir d'enfants." (34). Par contre Eléonore et Balthazar sont heureux d'annoncer que "grâce à l'insémination artificielle" (113), ils auront bientôt un poulain. Et que dire de l'histoire du vieux chien savant qui se sent inutile depuis qu'au cirque où il travaillait, "un chien plus jeune et plus habile que lui a été engagé" (44), et de celle du "mouton noir" qui était venu interrompre le bonheur tranquille d'un groupe uniforme et blanc?

La Nuit Blanche de Mathieu met en scène des personnages modernes qui ont un philosophie de la vie qui ne manquera pas de toucher le jeune lecteur: la jument Eleonore défend Koko Chanelle qu'on semble ne pas aimer: "[...] il faut aller au-delà des apparences et des premières impressions." (39); "pour l'odeur, je vous ferai remarquer que dans la vie on se défend comme on peut [...]" (38). On ne peut d'ailleurs s'empêcher d'admirer Koko Chanelle "habituée à ce genre d'indélicatesse qui désormais ne la blesse plus. Son sourire courtois masque bien ses sentiments" (58).

Suzanne Pellerin est spécialiste en linguistique française et en dialectologie franco-canadienne. Elle enseigne à l'Université York à Toronto.

LES BONNES INTENTIONS SUFFISENT-ELLES POUR FAIRE UN BON LIVRE?

N.B.: Voici le dernier texte que nous avait fait parvenir notre collègue Y. Beauchesne: nous avons donc, à titre d'hommage, décidé de le publier.

Mission audacieuse. Joceline Sanschagrin. Montréal, La courte échelle, 1991. 96 pp., 7,95\$ broché. ISBN 2-89021-156-8.

Ce roman est un exemple patent de la fragilité interne à laquelle est exposée toute oeuvre de littérature destinée à la jeunesse. Pour présenter un thème à la mode et pour véhiculer un message, on se contente de fabriquer une petite histoire en oubliant de l'écrire. L'auteure a beaucoup mis sur la force évocatrice d'un décor cauchemardesque qui, croyait-elle à tort, allait suffire à rendre le texte plausible: une ville-dépotoir, une machine à désinfecter continuellement en opération, des déchets partout et à peine quelques arbres en train de mourir. Des citoyens qui doivent s'habiller en kaki et qui sont condamnés à porter constamment des oeillères... Les personnages, eux, sont réduits à leur plus simple expression. Le mauvais pollueur: le maire. Un être stupide, borné, sans astuce et sans pouvoir réel, un protagoniste qu'on ne peut ni prendre au sérieux ni même détester. Une sorte de marionnette ridicule. Les bons écologistes: Wondeur (jeune héroïne débrouillarde, qui n'a pas froid aux yeux et qui a toujours raison), le journaliste (ardent apôtre un peu naïf des bonnes causes), le Karatéka (fort, brave, énigmatique), le guenillou (rêveur à souhait) et la vieille dame (expérimentée en

tout, le sagesse incarnée). De charmants personnages, certes, mais sans aucune vraisemblance. Voici maintenant pour l'histoire. Les événements s'y enchaînent avec la monotone prévisibilité d'un plan d'exercice de rédaction scolaire. La bande des bons ne peut plus tolérer de voir mourir les arbres. Elle a donc lancé une pétition pour qu'il en soit planté partout dans la ville. Cinquante mille personnes ont signé. Un tract est aussitôt distribué pour annoncer la bonne nouvelle et la bande ira présenter la pétition au maire. La précieuse liasse de signatures est évidemment volée... par le maire. Une manifestation aura lieu pour dénoncer la situation. Le maire réagit en faisant vaporiser un soporifique pour empêcher la population d'y participer. La vieille femme de la bande met au point sur-le-champ un antidote très efficace qui est aussitôt vaporisé. On annonce l'heure de la nouvelle manifestation. Elle a lieu, la foule est nombreuse et enjouée, le maire est impuissant et les citoyens auront leurs arbres!

Le décor, les personnages et les événements de l'histoire sont là. Ce qui manque, c'est un récit pour les lier, les animer et leur permettre de créer un univers imaginaire et convaincant. L'auteure se contente de dire, d'énoncer, d'expliquer. Le décor, poussé à l'extrême limite de la charge simplificatrice, fait penser à des panneaux très stylisés plantés sur une scène vide. Les personnages caricaturés ne vivent pas, ne bougent pas, ne réagissent pas. Le texte n'a ni densité, ni vraisemblance, et le lecteur ne peut à aucun moment anticiper, se faire déjouer, jouer le texte. Aucun obstacle, pas de surprise: les chapitres s'étirent comme une ligne droite où jamais on ne craint, où jamais on n'espère vraiment et surtout où on n'arrive pas à se révolter devant une situation pourtant présentée comme inacceptable. En somme, il manque à ce texte l'élément essentiel pour en faire un véritable roman: une tension interne, de réelles péripéties, des personnages qui se chargent eux-mêmes de mettre en branle l'action et de créer une authentique expérience de lecture pour les jeunes. Il manque une intrigue. Un produit textuel simplificateur et... bien triste à lire même s'il répond de façon évidente à une commande urgente du milieu pour des livres traitant d'écologie. Le même piège avait déjà été tendu avec le divorce, la fugue, la drogue ... et cela avait donné quantité d'ersatz. La vie, le comprendra-t-on, ne se divise pas en thèmes comme dans un programme d'études et une expérience littéraire doit, sous peine de devenir insignifiante, présenter des univers multiples où les composantes s'intègrent et interagissent.

Yves Beauchesne